

La Bête humaine

« Le train fou »

Emile Zola

INTRODUCTION

TEXTE ETUDIE

COMMENTAIRE

- I- Zola et le souci du réalisme
 - A) Une méthode scientifique d'écriture
 - B) Des détails précis et atroces
 - II- La métamorphose du train
 - A) Une puissance libérée
 - B) Une machine folle devenue symbole
 - III- Conclusion
-
-

La Bête humaine est un roman très célèbre d'Emile Zola (1840-1902). Il s'inscrit dans le cycle romanesque constitué par vingt romans, l'ensemble des Rougon-Macquart. Dans le roman qui nous intéresse ici, Zola suit un mécanicien de locomotive, Jacques Lantier, un homme marqué dès son plus jeune âge par des pulsions sexuelles et meurtrières, la fameuse « fêlure héréditaire ».

Le passage que nous allons étudier raconte le combat entre Lantier et son chauffeur Pecqueux, au sein même de la locomotive. Ils se tuent mutuellement tandis que le train libéré de tout chauffeur poursuit à folle allure sur sa lancée...

En tant que chef de file du mouvement naturaliste, Zola s'est attaché à décrire avec le plus d'objectivité et de détails réalistes possibles la scène et ses composantes. Mais il va plus loin, en offrant le spectacle de la métamorphose de la machine, qui prolonge la folie de Jacques après sa mort de ce dernier. Le train fou nous offre alors une scène épique et fantastique.

TEXTE ETUDIE

« Mais Pecqueux, d'un dernier élan, précipita Jacques ; et celui-ci, sentant le vide, éperdu, se cramponna à son cou, si étroitement, qu'il l'entraîna. Il y eut deux cris terribles, qui se confondirent, qui se perdirent. Les deux hommes, tombés ensemble, entraînés sous les roues par la réaction de la vitesse, furent coupés, hachés, dans leur étreinte, dans cette effroyable embrassade, eux qui avaient si longtemps vécu en frères. On les retrouva sans tête, sans pieds, deux troncs sanglants qui se serraient encore, comme pour s'étouffer.

Et la machine, libre de toute direction, roulait, roulait toujours. Enfin, la rétive, la fantasque, pouvait céder à la fougue de sa jeunesse, ainsi qu'une cavale indomptée encore, échappée des mains du gardien, galopant par la campagne rase. La chaudière était pourvue d'eau, le charbon dont le foyer venait d'être rempli, s'embrasait ; et, pendant la première demi-heure, la pression monta follement, la vitesse devint effrayante. Sans doute, le conducteur chef, cédant à la fatigue, s'était endormi. Les soldats, dont l'ivresse augmentait, à être ainsi entassés, subitement s'égayèrent de cette course violente, chantèrent plus fort. On traversa Maromme, en coup de foudre. Il n'y avait plus de sifflet, à l'approche des signaux, au passage des gares. C'était le galop tout droit, la bête qui fonçait la tête basse et muette, parmi les obstacles. Elle roulait, roulait sans fin, comme affolée de plus en plus par le bruit strident de son haleine.

À Rouen, on devait prendre de l'eau ; et l'épouvante glaça la gare, lorsqu'elle vit passer, dans un vertige de fumée et de flamme, ce train fou, cette machine sans mécanicien ni chauffeur, ces wagons à bestiaux emplis de troupiers qui hurlaient des refrains patriotiques. Ils allaient à la guerre, c'était pour être plus vite là-bas, sur les bords du Rhin. Les employés étaient restés béants, agitant les bras. Tout de suite, le cri fut général : jamais ce train débridé, abandonné à lui-même, ne traverserait sans encombre la gare de Sotteville, toujours barrée par des manœuvres, obstruée de voitures et de machines, comme tous les grands dépôts. Et l'on se précipita au télégraphe, on prévint. Justement, là-bas, un train de marchandises qui occupait la voie, put être refoulé sous une remise. Déjà, au loin, le roulement du monstre échappé s'entendait. Il s'était rué dans les deux tunnels qui avoisinaient Rouen, il arrivait de son galop furieux, comme une force prodigieuse et irrésistible que rien ne pouvait plus arrêter. Et la gare de Sotteville fut brûlée, il fila au milieu des obstacles sans rien accrocher, il se replongea dans les ténèbres, où son grondement peu à peu s'éteignit. »

Zola, *La Bête humaine* (1890)

COMMENTAIRE

I- Zola et le souci du réalisme

A) Une méthode scientifique d'écriture

Zola étant le chef de file du mouvement naturaliste, il s'est attaché dans son œuvre à peindre au mieux la réalité. Ce passage est particulièrement révélateur de son attachement à l'observation et à la retranscription du réel :

- la ligne de train existe vraiment, puisqu'il s'agit du trajet entre le Havre et Paris.
- Zola respecte l'ambiance de la fin du XIXe siècle, en pleine révolution industrielle. Pour cela, l'écrivain s'est montré très précis dans la description du train, de l'univers des cheminots et du chemin de fer en général : « chaudière », « charbon », « foyer », « mécanicien », etc. Des objets aux fonctions, tout est scrupuleusement retranscrit fidèlement à la réalité de l'époque. En 1870, la guerre est également en arrière-plan.
- Les personnages appartiennent aux classes laborieuses et populaires, ce qui explique leur désignation simple : « Pecqueux », « Jacques »

Il s'agit donc bien de s'intéresser au quotidien d'une classe sociale, ce qui était loin des romantiques du siècle. Mais Zola a également effectué de nombreuses recherches, comme un journaliste d'investigation, pour rendre compte au plus près de la réalité du fonctionnement des machines : « *La chaudière était pourvue d'eau, le charbon dont le foyer venait d'être rempli, s'embrasait ; et, pendant la première demi-heure, la pression monta follement* »

Pour cela (et ce fut le cas pour tous ses romans), Zola a beaucoup lu. En l'occurrence, un ouvrage important pour ce passage est *Les Chemins de fer* de Cerbelaud et Pol Lefèvre.

B) Des détails précis et atroces

Ces détails sont amenés avec le plus d'objectivité possible, c'est-à-dire avec un ton volontairement très neutre, ce qui se ressent bien dans la syntaxe adoptée et le vocabulaire épuré : « sans tête ».

Cela s'inscrit bien dans la démarche de Zola et des naturalistes en général, mais cette technique est d'autant plus forte qu'elle amplifie l'atrocité de la scène par son extrême simplicité d'expression. La mort des deux hommes est racontée méthodiquement, presque avec froideur : « précipita », « cramponna », « entraîna », « se perdirent », et le drame a eu lieu.

C'est avec la même précision objective que les détails atroces des mutilations et de la mise à mort nous sont livrés : « coupés, hachés », « sans tête, sans pieds », « troncs sanglants ».

Aussi horrible soit-elle, cette double mort transfigure la scène, puisque le train devenu fou lui donne une dimension fantastique et épique.

II- La métamorphose du train

A) Une puissance libérée

A partir du moment où plus personne ne conduit la locomotive, le train libéré semble devenir fou. La machine se métamorphose.

Zola va même jusqu'à décrire son avancée en l'accompagnant du champ lexical de la liberté : « céder à la fougue », « indomptée, « échappée », « libre de toute direction ».

A ce champ lexical, il joint une métaphore filée d'un cheval en pleine course. Il évoque d'ailleurs une « cavale », un « galop » (deux fois), une « bête » alors qu'il s'agit d'abord d'une machine.

Dès lors, une dimension épique et fantastique prend son envol dans le texte. Le cheval qui galope évoque un combat, une course vers la liberté (« enfin » !) et une vitesse toujours plus grande (qui crée sur son passage un « vertige de fumée et de flamme », telle une apparition).

Même le rythme des phrases s'accélère, comme si la syntaxe s'adaptait à l'affolement.

B) Une machine folle devenue symbole

Avec la libération et la vitesse vient la folie, d'où le titre de ce passage, « le train fou ». En effet, il avance à folle allure sans âme humaine pour le contrôler.

Cette folie entretient une idée d'enfer avec la fumée, les flammes, l'épouvante que le train génère chez les spectateurs, la panique dans les gares qu'il traverse.

Cette scène du train fou est également porteuse d'une dimension symbolique, de même que le train avait des résonances fortes de ce même point de vue tout au long du roman.

En effet, il devient le prolongement de l'instinct de mort, la « fêlure héréditaire » qui animait Jacques ; on le voit dans son affrontement final avec Pecqueux, puisqu'on peut relever le champ lexical du lien, du désir, conjointement à celui du combat : « les deux hommes », « ensemble », « étreinte », même si l'« embrassade » est « effroyable »...

Puis la machine livrée à elle-même suit la même route que Jacques : elle « *fonçait la tête basse et muette parmi les obstacles* », comme si l'instinct furieux du machiniste était repris en elle. Le train fou devient alors le prolongement du personnage fou.

De plus, notons que cette ligne de train conduisait les soldats vers le front, donc vers la mort.

Conclusion

Cette scène du train fou passe d'une bagarre et d'une description très réaliste jusqu'à la mort des deux hommes, pour ensuite évoluer vers une dimension beaucoup plus épique et animale. Ce train qu'on ne peut plus arrêter semble possédé par l'instinct de mort et le désir de tuer de Jacques, symbolisant ainsi ce que l'être humain porte de plus animal en lui.